

# *LONG SILENCE, OBCURITÉ SOUDAINE*

de Niklas Rådström

Traduit du suédois par Terje Sinding

cote : SUE05N667

Date/année d'écriture de la pièce : 2002  
Date/année de traduction de la pièce : 2005

Niklas Rådström

## Long silence. Obscurité soudaine.

Pièce en trois actes librement inspirée du  
*Crime de Stavroguine*, les trois chapitres censurés des  
*Démons*, de Fiodor Dostoïevski.

Traduite du suédois par  
Terje Sinding

Personnages :

Roger Stavine

Gary Tikhon, peut-être animateur de télévision, ou metteur en scène de théâtre, ou aumônier de prison

Barbara Stavine, mère de Roger

Marja, petite amie de Roger

Peter, meilleur ami de Roger

Sur des bandes vidéo apparaissent également Klara, une fille de douze ans, et Stefan, compagnon de Barbara, chroniqueur économique néo-libéral, ainsi que de nombreux visages anonymes.

Toutes les répliques en italiques figurent sur les bandes vidéo.

Lieux :

Un appartement design. Éventuellement le cabinet d'un psychanalyste célèbre.

Un studio de télévision où se déroule un talk-show populaire. Éventuellement la loge de l'animateur.

Une salle de réunion d'un hôpital psychiatrique. Éventuellement la salle de répétition d'un groupe de théâtre.

Une cellule de prison. Éventuellement la pièce où reçoit l'aumônier.

## PROLOGUE

*Les acteurs interprétant les rôles de Roger, Marja et Peter filment les spectateurs en train d'entrer dans la salle. Peter suit les spectateurs avec une webcam. Sur les écrans, les images des spectateurs alternent avec des extraits d'émissions de télévision du soir même et avec d'autres images. Quand la lumière de la salle baisse, les images des spectateurs persistent encore un moment. Au début de la représentation, le décor semble représenter un loft très clair, au mobilier moderne. Un des murs latéraux est composé d'écrans de télévision. Au milieu de la scène, un canapé, une table basse et un fauteuil design. Plus au fond, un grand lit placé sous une large baie vitrée. Toujours au fond, face au lit, un grand réfrigérateur. Il fait nuit. Roger est seul éveillé. Nu, il est assis sur le canapé, en proie à l'insomnie. Marja, sa petite amie, dort dans le lit. Elle porte une chemise de nuit et un slip. Roger zappe entre les chaînes de télévision, les images des gens qu'il a lui-même interviewés et les images de la webcam. L'ensemble finit par former un collage de confessions.*

*HOMME, VINGT-SIX ANS. – Je suis tombé amoureux d'une speakerine. C'est vrai. Vers six heures je vérifie si c'est elle qui présente les émissions de la soirée. Si c'est elle, je reste à la maison. J'enregistre toutes les annonces où elle apparaît. Je vais bientôt entamer une deuxième cassette de quatre heures. Mes copains pensent que je suis devenu complètement accro à la télé. Moi je dis que c'est parce que je veux regarder les actualités.*

*ZAP.*

*FEMME AU FOYER, QUARANTE-TROIS ANS. – J'essaie de me faire un peu de fric en préparant des repas pour un voisin. Mais il fait tout le temps la gueule, et en plus il me paie en retard. Il n'y a quand même pas de raisons pour que je lui fasse crédit, hein ? Alors je crache dans le tupperware avant de le lui apporter. Un gros mollard. Je suis contente quand je lui tend la boîte avec un grand sourire en disant : J'espère que ça va vous plaire !*

*ZAP.*

*GARÇON, DOUZE ANS. – Quand j'étais plus petit et que j'allais chez des copains, je leur piquais leurs jouets. Ceux qui me plaisaient. Les trucs qui me plaisaient, je les piquais. D'autres trucs aussi. Juste comme ça. Je les fourrais dans ma poche quand ils ne regardaient pas. Après, souvent ils me demandaient si je n'avais pas vu le truc que je venais de piquer. Non, je disais. Je l'ai pas vu. Un jour, il y a un jouet qui est tombé de ma poche. Alors j'ai dit que je venais d'acheter le même.*

*ZAP.*

*FEMME EN PLEURS. – Si je ne l'avais pas fait... Si je ne les avais pas abandonnés... Mes enfants... Si je ne l'avais pas fait... Abandonné mes enfants... S'ils étaient restés avec moi... S'ils étaient restés avec moi ils auraient été privés de tout... C'est pour ça que je les ai abandonnés... Pour pas qu'ils soient privés de tout... Pour qu'ils ne soient privés de rien... Qu'ils aient des choses... Quelque chose... N'importe quoi... Plutôt que moi, je veux dire... Plutôt que rien... Je n'avais pas la force d'être quelque chose... Qu'est-ce que je pouvais faire ? Qu'est-ce que tu aurais fait ?*

*(Le visage excité et transpirant de Roger, penché au-dessus d'un lit. Il semble être en train d'avoir un rapport sexuel. Mélangés à ses gémissement et à sa respiration haletante, on devine les pleurs d'une jeune fille.)*

ZAP.

*(Extrait de « C'est toi le coupable », le talk-show animé par Tikhon.)*

JEUNE HOMME NERVEUX. – *Je ne peux pas m'en empêcher... J'essaie, mais je n'y arrive pas... Même quand je...*

TIKHON, off. – *Oui ?*

JEUNE HOMME NERVEUX. – *Même à ce moment-là, je ne peux pas m'empêcher de...*

TIKHON, off. – *T'empêcher de quoi ?*

JEUNE HOMME NERVEUX. – *M'en empêcher.*

TIKHON, off. – *Oui ?*

JEUNE HOMME NERVEUX. – *Tu sais, ce truc... Ce truc dont...*

TIKHON, off. – *Quel truc ?*

JEUNE HOMME NERVEUX. – *...ce truc dont je ne peux pas m'empêcher.*

TIKHON, off. – *De quoi est-ce que tu ne peux pas t'empêcher ?*

JEUNE HOMME NERVEUX. – *De... Je ne peux pas m'en empêcher. Non seulement je fais ce dont j'ai peur, mais je ne peux pas m'en empêcher. Comme si je ne pouvais pas faire autrement. Comme si j'étais incapable de me contrôler. Comme si j'y étais obligé.*

TIKHON, off. – *De faire quoi ?*

ZAP.

FEMME MÛRE, complètement ivre. – *Quoi ? Tu dis que j'suis beurrée ? Chuis pas beurrée. Comment tu peux dire que j'suis beurrée ? Chuis pas beurrée, merde. C'est toi qui es beurré.*

ZAP.

*(Stefan apparaît. Il participe à un débat sur l'économie.)*

STEFAN. – *Mais alors, comment faudrait-il que nous organisions l'enseignement supérieur ? Nous pouvons constater que certains individus ont déjà atteint leur limite intellectuelle. Peut-on réellement imaginer une école pour tous ? Ne vaudrait-il pas mieux consacrer nos ressources à ce qui donne des résultats, puisque toutes les statistiques prouvent que...*

ZAP.

*ADOLESCENTE. – Qu'est-ce que tu veux dire ? Comment ça, se confesser ? Quelque chose dont on serait coupables ? Je comprends pas ce que tu dis. Comment ça, coupables ? Tu veux dire que c'est de notre faute ? Qu'on est responsables ? C'est ça que tu veux dire ? Qu'il faut assumer ce qu'on a fait ? C'est des trucs comme ça que tu voudrais qu'on raconte ? Qu'on a fait ce qu'on a fait ?*

ZAP.

*(Un écrivain assis sur un canapé pendant un débat.)*

*L'ÉCRIVAIN. – La télévision, c'est le chien-chien de notre époque. Nous la cajolons, nous la caressons dans le sens du poil, nous racontons ses prouesses, nous parlons de tout ce qu'elle nous apporte. Les merveilles accomplies pas notre nouvelle télévision, par notre nouveau téléphone portable, par notre nouvelle connexion à l'Internet, nous en parlons comme s'il s'agissait de tours que nous aurions appris à notre chien : attraper un morceau de sucre ou faire le beau. Nos maisons sont aménagées pour les accueillir. Nos vies n'ont d'autres buts que de leur enseigner la propreté. Et au milieu il y a la télévision qui trône comme un autel. Nous sommes là, en train de caresser la télécommande qui repose sur nos genoux. La télécommande, c'est un mélange de chien de compagnie et d'accessoire sexuel. Et nous nous imaginons qu'avec elle nous contrôlons le monde, comme si nous le tenions en laisse. Comme si nous tenions le monde en laisse. Nous avons les mêmes rapports avec la télévision qu'avec un chien. Nous voyons son regard suppliant et nous nous disons que là-dedans, derrière ses yeux de cocker, il doit y avoir des sentiments authentiques, une profonde intelligence, de l'originalité et de l'intuition. Comme avec un chien. Une espèce de caniche...*

ZAP.

*(Montage ultra-rapide d'images d'actualités : accidents, guerres, révolutions, etc., mélangées à des bouts de publicités, d'émissions de télé-achat, de jeux-concours et de prévisions météo. Puis tout d'un coup Klara apparaît sur les écrans. Elle est debout près de la porte de l'appartement de Roger. Ses vêtements sont en désordre. Elle paraît désespérée ; son visage est creusé par les larmes. Roger sursaute, comme s'il sortait d'un rêve. Il paraît nerveux et ne tient pas en place. D'un geste brusque il arrête les images qui défilent sur les écrans et branche la webcam.*

## ACTE I

*(Roger se lève et se dirige avec sa webcam vers Marja en train de dormir. Il se penche au-dessus de son visage. Le visage de Roger apparaît sur l'écran en très gros plan, comme s'il était en train de se filmer lui-même.)*

ROGER. – Tu crois vraiment qu'on peut faire la distinction entre l'amour et le mépris ? Entre l'indifférence et la haine ? Entre la passion et l'obsession ? Entre l'abus sexuel et l'affection ? Entre la lâcheté et le sens du devoir ? Tu crois qu'il y a des gens qui sont foutus de faire la distinction entre l'amour et dégoût ? Entre la tendresse et la manipulation ? Entre la véhémence et l'inconscience ? Entre le mépris de soi et la confiance ? Mais qu'est-ce que tu crois ? Tu te prends pour qui ? Tu te prends pour quelqu'un d'important au milieu de tout ce qui ne cesse de s'effondrer et d'échouer, tout ce qui finira inévitablement par se corrompre et se détruire ? Tu crois que tu pourras échapper au tri sélectif ? Tu imagines que ta vie ne finira pas par être mise au pilon ? Je veux dire, est-ce que tu as une quelconque existence ? Tu crois qu'un grain de poussière – un insecte, un rayon de lumière, un geste – que quelque chose existe en ce monde, rien que pour toi ? Ou que tu existes pour quelqu'un ?

*(Fondu enchaîné. Son visage est remplacé par celui de Marja à moitié endormie. Elle se réveille, lève les yeux vers lui, regarde la webcam.)*

MARJA. – Qu'est-ce que tu fais ?

ROGER. – Je filme.

MARJA. – Qu'est-ce que tu filmes ?

ROGER. – J'aime ton visage.

MARJA. – On est en pleine nuit.

ROGER. – Il est tard.

MARJA. – À qui tu parlais ?

ROGER. – À personne.

MARJA. – Je t'ai entendu parler.

ROGER. – Je parlais à moi-même.

MARJA. – On t'a répondu ?

ROGER. – Je n'écoutais pas.

MARJA. – Qu'est-ce que tu disais ?

ROGER. – Tu veux savoir ce que je disais ?

MARJA. – Oui

ROGER. – Pourtant je n'écoutais pas.

MARJA. – Mais tu disais bien quelque chose ?

ROGER. – Je disais que je t'aimais.

MARJA. – Va te faire foutre.

ROGER. C'est vrai.

MARJA. – Oui, oui, je t'aime aussi.

ROGER. – Allez, calme-toi.

MARJA. – Tu ne pourrais pas poser cette webcam à la con ?

ROGER. – Je veux te voir.

MARJA. – Mais tu me vois. Je suis là.

ROGER. – Je veux te voir à travers la caméra. Pour être sûr que tu existes.

MARJA. – Appuie sur avance rapide, alors.

*(Un téléphone portable sonne. Roger éteint la webcam ; l'écran devient noir. Il va vers la table basse et ramasse le téléphone. Pendant que Roger parle au téléphone, Marja se lève. Roger enfiler un caleçon. Marja se brosse les dents, va aux toilettes, s'apprête à se recoucher.)*

ROGER. – Oui ? ... Ah, c'est toi ? ... Non, je ne dormais pas ... Calme-toi, maman ... Non, je ne sais pas où est Stefan ... Maman, c'est ton mec, pas le mien. À toi de le surveiller ... Mais comment veux-tu que je sache où il est. Pourtant, je l'ai vu à la télé tout à l'heure ... Oui, sur la Cinq ou sur la Huit, je ne sais plus.

*(Roger rallume la télévision. Stefan est toujours en train de parler.)*

STEFAN. – Qui s'adapte à quoi ? Franchement, je ne vois pas où est le problème. Dans la nature, l'évolution se fait à travers une sélection des individus les mieux adaptés ; dans la société et la vie économique, c'est exactement pareil. Pourquoi l'économie politique n'obéirait-elle pas aux lois de la nature ? ...

*(Roger coupe le son.)*

ROGER. – Oui, c'est sur la Huit ... Oui, à la télé, sur la Huit. C'est une sorte de débat. Non, il s'apprête à nous resservir son histoire sur les loups. Je ne comprends pas qu'il y ait encore des gens pour écouter ce vieux fauve empaillé. Comme s'il était encore capable de mordre. ... Non, je ne le méprise pas. C'est toi qui le méprises. ... Si, tu le méprises. Tu le prends pour une merde. ... Peut-être bien que c'en est une, d'ailleurs. Beaucoup de gens le pensent. Mais toi tu veux qu'il le pense lui-même. ... Je m'en fous. ... Oui, il est à la télé. ... Oui, en ce moment. Sur la Huit. Mais ce n'est sûrement pas en direct, donc je ne sais pas où il est. Il est à la télé, mais il peut être n'importe où. Il flotte. Comme tout le reste. ... Non, je ne sais pas où il est. ... Maman ... Je m'en fous de savoir qu'il baise avec quelqu'un du ministère de l'industrie, ou de n'importe quel autre ministère, d'ailleurs ... Parce que tu sais qui c'est ? Et pourquoi je devrais m'intéresser aux histoires de cul de ton mec ? Maman...

*(La conversation est coupée. Roger regarde le téléphone, puis il l'éteint.)*

MARJA. – Ta petite maman ?

ROGER. – Oui, c'était maman.

MARJA. – Au début j'ai cru que c'était Peter.

ROGER. – Peter ?

MARJA. – Oui, Peter, ton meilleur copain. Peter qui pourrait bien foutre le feu à la terre entière. Peter. J'ai parlé avec lui tout à l'heure.

ROGER. – Ah oui ?

MARJA. – Oui, il avait quelque chose d'important à te dire. Il te rappellera ; il va peut-être passer.

ROGER. – Il est venu ici ?

MARJA. – Il a appelé.

ROGER. – Non, ce n'était pas Peter. C'était maman.

MARJA. – Qui ne savait pas où était Stefan.

ROGER. – En effet.

MARJA. – Elle a perdu son chien-chien.

*(Roger rigole.)*

ROGER. – Non.

MARJA. – Non ?

ROGER. – Stefan n'est pas un chien-chien.

MARJA. – Ah bon ?

ROGER. – Tout à l'heure il y avait un espèce d'intello à la télé qui disait que le chien-chien, c'était la télé. La télé, pas Stefan. La télé est un chien-chien, disait-il. La télé est une espèce de caniche.

MARJA. – C'est ça que tu regardes ?

ROGER. – Je ne regarde rien.

MARJA. – Qu'est-ce que c'est que ça, alors ?

ROGER. – Stefan dans un putain de débat.

MARJA. – Alors c'est ça que tu regardes ?

ROGER. – Je ne regarde pas.

MARJA. – De quoi ils parlent ?

ROGER. – Je ne sais pas.

MARJA. – Tu ne sais pas ?

ROGER. – De n'importe quoi.

MARJA. – Tu regardais une fille. C'était qui ?

ROGER. – Je ne sais pas. Une inconnue. Personne. N'importe qui.

MARJA. – Peter a appelé en tout cas.

ROGER. – Quand ?

MARJA. – Tout à l'heure. Tu n'étais pas à la maison. Tu n'étais pas là. Je venais juste de rentrer du boulot.

ROGER. – Tu as ramené ta collection à la maison ?

MARJA. – Qu'est-ce que tu veux dire ?

ROGER. – Ta collection de souffrances, tu l'as ramené à la maison ?

MARJA. – Tu ne vas pas recommencer.

ROGER. – Tu collectionnes la souffrance. Ça te va bien. Du politiquement correct.

MARJA. – C'est mon boulot.

ROGER. – Cette fille dont tu m'as parlé, celle qui est morte – elle avait quel âge ?

MARJA. – Douze ans. Elle avait douze ans.

ROGER. – Douze ans, et elle se pend. Et sa maman ? Depuis combien de temps est-ce que tu essaies de l'aider – à arrêter de boire, à arrêter la drogue, à arrêter de se rabaisser devant sa fille... Puis la fille se pend. Qui peut supporter de se coltiner tout ça ? Pourquoi est-ce que ça tombe sur toi ? On aurait dû t'épargner. Tu devrais arrêter de t'en occuper. Ça ne te vaut rien. Tu ne tiendras pas le coup si tu continues à t'occuper de ces trucs-là.

MARJA. – C'est mon boulot.

ROGER. – Tu sais bien que dans ce genre de boulot on finit par se consumer. On n'a même plus la force de faire attention aux souffrances des gens. Quand la junkie aura fait une dernière overdose et que tout sera fini, quand ses gamins s'agripperont à son corps sans vie et crieront son nom, crieront son nom, crieront... C'est là qu'on n'a plus la force, quand ça arrive pour la cinquième, la dixième, la quinzième fois... Quand tout recommence. Alors on n'a plus la force. Même si c'est le boulot. Ou peut-être parce que c'est le boulot, justement. Tu devrais faire gaffe.

MARJA. – Mon boulot consiste à aider les gens Tu pourrais au moins respecter ça.

ROGER. – Respecter. Qu'est-ce qu'il faudrait que je respecte ? C'est par hasard que tu te retrouves avec ce boulot. Tu pourrais aussi bien bosser dans une agence de pub.

MARJA. – Ce n'est pas vrai. Mais je sais que tu le penses.

ROGER. – Je ne pense rien.

MARJA. – Tu ne penses rien. Après mûre réflexion, avec enthousiasme, tu ne penses rien.

ROGER. – Si les gens ont envie de se shooter, de se soûler la gueule et de claquer tout leur fric au jeu, si ça leur plaît de s'imaginer qu'ils souffrent de toutes sortes de maladies horribles provoquées par la CIA ou le Commissariat à l'énergie nucléaire, s'ils veulent maltraiter leur femme et baiser leurs enfants, je ne vois pas de quel droit toi et tes collègues vous essayez des les en empêcher. Ils ne sont pas libres de vivre leur vie, exactement comme vous ? Pourquoi est-ce que vous sauriez mieux qu'eux-mêmes ce qui est bon pour eux ? Et qui dit que la compassion doit être un boulot ?

MARJA. – On croirait entendre Peter.

ROGER. – Qu'est-ce qu'il voulait, au fait ?

MARJA. – Tu crois qu'il me l'a dit ?

ROGER. – Vous vous êtes parlé, pourtant.

MARJA. – Il a appelé. Il t'a demandé. Tu n'étais pas là.

ROGER. – Qu'est-ce qu'il voulait ?

MARJA. – Te parler.

ROGER. – Et je n'étais pas là. Pourquoi il ne m'a pas appelé sur le portable ?

MARJA. – Je n'en sais rien.

ROGER. – Tu lui as pourtant parlé.

MARJA. – J'ai répondu au téléphone, mais c'était avec toi qu'il voulait parler. Il allait se passer quelque chose.

ROGER. – Quoi donc ?

MARJA. – Demande à Peter. Moi je suis fatiguée. Il est tard. Je veux dormir.

ROGER. – Je vais appeler Peter.

MARJA. – Appelle Peter.

ROGER. – C'est ce que je vais faire.

*(Roger compose un numéro sur le portable. Marja s'apprête à se recoucher.)*

ROGER, *au portable*. – Peter ? Roger. Oui, tu as appelé. Tu dormais ? Qu'est-ce que tu fais ? Tu es sorti ? ... Ma voiture ? Pourquoi tu veux l'emprunter ? ... Comment ça, ne pas poser de question ? C'est quand même ma voiture que tu veux emprunter. ... Bon, d'accord, OK. ... Tu me rappelleras plus tard ? Mais où tu es ? ... Attends. ... Peter...

*(La conversation est coupée. Roger enfile un pantalon.)*

ROGER. – Il était dehors.

MARJA. – Peter ?

ROGER. – Mais qu'est-ce qu'il fabrique ?

MARJA. – Demande-le lui.

ROGER. – Il a dit qu'il avait un projet.

MARJA. – Et puis ?

ROGER. – Il voulait emprunter ma voiture.

MARJA. – Là, tout de suite ?

ROGER. – Bientôt. Je ne sais pas. On a été coupés.

MARJA. – C'est un cinglé, Peter...

*(Marja s'approche et se serre contre lui. Il essaie d'enfiler une chemise.)*

MARJA. – Tu sors ?

ROGER. – Peter va peut-être...

MARJA. – Moi, en tout cas, je vais me coucher.

ROGER. – Tu dors déjà.

MARJA. – Oui, mais maintenant je me couche.

*(Ils s'étreignent.)*

MARJA. – Tu n'as qu'à me rejoindre quand tu auras fini avec n'importe qui.

ROGER. – N'importe qui ?

MARJA. – Tu regardais n'importe qui, non ?

ROGER. – Ce n'était pas n'importe qui. C'était Stefan.

MARJA. – Avant, c'était n'importe qui.

ROGER. – C'était toi que je regardais.

MARJA. – N'importe qui.

*(Ils s'embrassent.)*

ROGER. – Tu m'aimes, hein ?

MARJA. – Non, c'est toi qui m'aimes.

*(Marja retourne se coucher. Roger s'assied sur le canapé et monte le son de la télévision. Il met ses chaussures.)*

STEFAN. – *Le travail a-t-il encore une valeur ? Comment considérer sa valeur alors que la seule chose qui compte aujourd'hui sur le marché du travail, c'est le savoir. Or la plupart des gens ne sont pas en mesure de s'appropriier le savoir...*

ZAP.

FEMME, TRENTE-CINQ ANS, AYANT FAIT DES ÉTUDES SUPÉRIEURES. – *Et si personne n'est condamné ? Faudrait-il que, plus tard, nous regardions leurs visages souriants sur leurs photos de mariage et que nous nous taisions par égard pour eux et pour leurs jeunes épouses ? C'est cela que vous voulez dire ? Nous devrions comprendre que ce sont de jeunes gens gentils et ordinaires, des Monsieur Tout-le-monde, et faire semblant de considérer que personne n'est coupable ? Comme s'il s'agissait seulement d'un contretemps, d'une erreur de jeunesse commise sous l'effet de l'alcool ? Comme si un viol était simplement un bon souvenir du service militaire ?*

ZAP.

*(Nous arrivons à la fin de l'émission de Tikhon, C'est toi le coupable.)*

TIKHON. – *Ce soir nous avons reçu une femme qui pendant des années a commis des vols à l'étalage et à qui on a retiré la garde de ses enfants. Elle a tout perdu. Et toi ? De quoi es-tu coupable ? Tu peux nous appeler dès maintenant. La semaine prochaine, ce sera peut-être ta confession que nous écouterons en direct. Ici Gary Tikhon. Vous venez de regarder C'est toi le coupable. Bonne fin de soirée à tous.*

*(Au moment même où il quitte l'écran, Tikhon rejoint Roger sur le plateau. Le générique de fin défile pendant que Tikhon s'assied dans un fauteuil. Roger reste assis sur le canapé. Tikhon enlève sa veste et déboutonne le col de sa chemise, comme s'il venait de regagner sa loge.)*

TIKHON. – Qu'est-ce que tu regardes ?

*(Roger éteint la télévision.)*

ROGER. – Je croyais que tu le savais.

TIKHON. – Je n'étais pas sûr.

ROGER. – Qu'est-ce que tu fais là ?

TIKHON. – On ne s'était pas donné rendez-vous ?

ROGER. – C'était mon idée, sans doute ?

TIKHON. – Peu importe. Mais on s'était donné rendez-vous. Tu avais quelque chose à me dire.

ROGER. – Bon, d'accord. Seulement, je ne savais pas que tu allais te pointer ici.

TIKHON. – Tu préfères qu'on se voie un autre jour, ailleurs ?

ROGER. – Ça n'a pas d'importance.

TIKHON. – OK.

ROGER. – Je m'étais dit que... que c'était moi qui allais passer te voir.

TIKHON. – Tu sais qui je suis ?

ROGER. – Oui. Je t'ai vu à la télé.

TIKHON. – C'est ce qu'ils disent tous. Ça te fait quel effet quand tu me vois à la télé ? Parfois je regrette d'avoir accepté d'animer cette émission. Qu'est-ce que ça représente pour toi ?

ROGER. – Rien de particulier.

TIKHON. – Tu crois que c'est pour ça que je suis là ? Pour que ton histoire passe à la télé ? C'est pour ça que tu es là ?

ROGER. – J'ai quelque chose à te raconter.

TIKHON. – Tout le monde a quelque chose à raconter. Je demande seulement si tu as peur que ça passe à la télé ?

ROGER. – Je n'ai rien contre. Je voudrais te raconter quelque chose de... d'inimaginable...

TIKHON. – Je comprends. Tu veux sans doute participer à l'émission ? Tu veux être vu ?

ROGER. – Je voudrais te raconter quelque chose à toi.

TIKHON. – À la télé ?

ROGER. – Peut-être.

TIKHON. – Dans mon émission ?

ROGER. – Peut-être.

TIKHON. – Et voilà que je débarque.

ROGER. – Voilà que tu débarques.

*(Tikhon regarde autour de lui.)*

TIKHON. – Dans ce cas, cette pièce pourrait aussi bien être ma loge à la télé.

ROGER. – Je pourrais aussi bien être dans ton lieu à toi, que toi dans mon lieu à moi.

TIKHON. – Alors le lieu où nous sommes n'a pas d'importance.

ROGER. – On pourrait être n'importe où.

*(Pause.)*

TIKHON. – Qu'est-ce que tu veux me confier ?

ROGER. – Est-ce que j'ai dit que j'avais quelque chose à confesser ?

TIKHON. – Non. Tu m'as mal compris. Je demandais ce que tu voulais me confier. Je n'ai pas dit « confesser ». Mais peut-être que tu as aussi quelque chose à confesser ?

ROGER. – Ce n'est pas le cas de la plupart des gens qui s'adressent à toi ?

TIKHON. – Tout le monde a quelque chose à confesser.

ROGER. – Tous ceux qui comprennent la notion de culpabilité, oui.

TIKHON. – Ce qui n'est pas ton cas.

ROGER. – Je ne sais pas. Ce n'est pas ça qui est intéressant.

TIKHON. – C'est toujours ça qui est intéressant. Alors tu penses que tu as quelque chose à confesser ?

ROGER. – Oui, on pourrait ça appeler comme ça.

TIKHON. – Comment ?

ROGER. – Une confession. Je suis prêt à reconnaître ma responsabilité dans un crime.

TIKHON. – Bon. Bien sûr. Je sais pourquoi tu es là.

ROGER. – Celui-ci est différent.